

---

## Femmes blanches en Afrique subsaharienne

De la coopération internationale à la mixité conjugale

*White Women in Sub-Saharan Africa : From International Cooperation to Mixed  
Marriages*

**Karine Geoffrion**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18933>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.18933

ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 127-152

ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Karine Geoffrion, « Femmes blanches en Afrique subsaharienne », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 221-222 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18933> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.18933

---

# Femmes blanches en Afrique subsaharienne

## De la coopération internationale à la mixité conjugale

« Tout le monde veut te marier. Tout le monde veut ton numéro de téléphone. Tout le monde veut sortir avec toi. Tout le monde te drague. Il n'y a pas de critère : que tu sois belle, grosse, avec de l'acné, mince, moyenne, courte, n'importe quoi ; tu fais sensation si tu es blanche en Afrique. Alors oui, j'étais très sollicitée par toutes sortes de gars, de toutes sortes de milieux » (Anne, Canadienne âgée de 24 ans lors de son stage de coopération internationale au Burkina Faso, depuis mariée à un Burkinabé immigré au Canada).

Un article du quotidien canadien *La Presse* du 30 décembre 2013 illustre le cas d'une institutrice canadienne de 65 ans tombée amoureuse d'un jeune cubain de 29 ans, gardien de sécurité dans un hôtel, lequel l'a épousée, selon la journaliste, uniquement dans le but d'obtenir un visa canadien (Duchaine 2013). Cet article cristallise à la fois le climat de méfiance qui règne au Canada face aux étrangers venant d'un pays du Sud et les stéréotypes qui caractérisent les individus engagés dans des mariages Nord-Sud. Dans ce cas précis, la femme canadienne est humanisée dans son statut de victime alors que son conjoint, lui, est l'objet d'un discours qui amalgame nationalité (cubaine), race et mauvaise foi.

Une autre perspective sur ce type de relations intimes est présentée dans plusieurs films de fiction et documentaires tels que *Vers le Sud*, tiré du roman de Dany Laferrière et se déroulant à Haïti (Cantet 2005) et *Paradise : Love* (Siedl 2012), se déroulant au Kenya. Ces deux films mettent en scène des femmes blanches divorcées (canadiennes et américaines dans le premier cas, autrichienne dans le second) et les jeunes hommes noirs, issus de classes populaires, avec lesquels elles se lient sexuellement et émotionnellement. Ils dénoncent ce qui est illustré comme un commerce romantique et exotique d'hommes noirs marginalisés par des touristes blanches plus âgées et surtout, plus aisées.

Malgré la popularité de ces thèmes dans les médias, ces couples dont la femme est originaire d'un pays du Nord alors que l'homme est originaire d'un pays du Sud, présentant des écarts sociaux importants et que nous désignerons ici « couples Nord-Sud », ont reçu très peu d'attention scientifique en dehors du champs du tourisme sexuel<sup>1</sup> (Ebron 1997 ; Herold, Garcia & DeMoya 2001 ; Jeffreys 2003 ; Kibicho 2012 ; Phillips 2002, 2008 ; Salomon 2009a ; Sanchez Taylor 2006). Comme le remarque l'anthropologue Paulla Ebron (1997), la littérature portant sur les couples Nord-Sud a tendance à simplifier à outrance ce type de relations intimes en focalisant sur une dichotomie victime-bourreau. Plusieurs études reprennent les stéréotypes trouvés dans les médias. D'un côté, les femmes sont représentées comme des victimes qui « tombent en amour » avec de jeunes hommes du Sud manipulateurs et opportunistes, souvent issus d'un milieu défavorisé. Ces derniers « exploitent », de façon plus ou moins convaincante, les sentiments de la femme piégée, dans le but d'obtenir de l'argent, des biens ou un visa pour un pays occidental (Kempadoo 2001, 2004 ; Nyanzi, Rosenberg-Jallow, Bah & Nyanzi 2005 ; Phillips 2002 ; Pruitt & LaFont 1995). Dans la littérature, ces jeunes hommes sont tour à tour appelés des « *bumsters* » (Nyanzi *et al.* 2005), des « entrepreneurs romantiques » (Dahles & Bras 1999 ; Ebron 1997 ; Phillips 2002), ou encore des « *border-artists* » (Beck-Gernsheim 2011).

D'un autre côté, les femmes occidentales sont dépeintes comme profitant du contexte d'inégalités sociales globales pour satisfaire leurs désirs sexuels avec les corps jeunes et musclés d'hommes caribéens ou africains, qu'elles laisseront une fois leur séjour de vacances terminé (Brennan 2004, 2007 ; O'Connell Davidson & Sanchez Taylor 1999 ; Sanchez Taylor 2001, 2006). Selon Jacqueline Sanchez Taylor (2006 ; voir aussi Ebron 1997 ; Jacobs 2009), les femmes qui entrent en relation intime avec des hommes originaires de pays du Sud veulent à la fois se sentir plus féminines, grâce à une perception stéréotypée des masculinités du Sud comme étant plus viriles que celles des hommes du Nord ; et être en position de contrôler la relation en tenant les fils de la bourse et de la mobilité internationale. Ces relations sont expliquées en mobilisant Franz Fanon. En effet, selon Joan Phillips (2008 : 207), ce serait l'infériorité raciale des hommes noirs, laquelle est intériorisée, qui pousse ces hommes à entreprendre des relations intimes avec des femmes blanches, dans le but d'élever leur statut au niveau de celui de l'homme blanc.

Bien que les corps noirs et bruns soient effectivement sexualisés à bien des niveaux, ce qui influe, consciemment ou non, sur les désirs sexuels des

1. Le tourisme sexuel est souvent qualifié de « tourisme de romance » quand l'acteur occidental est une femme (PRUITT & LAFONT 1995). Selon certains auteurs, cette appellation banalise le phénomène, lié aux inégalités Nord-Sud, et déresponsabilise les femmes occidentales (KEMPADOO 2001 ; O'CONNELL DAVIDSON & SANCHEZ TAYLOR 1999 ; SANCHEZ TAYLOR 2001, 2006).

femmes occidentales, et que des rapports de forces liés à la race et à la nationalité existent au sein des couples Nord-Sud et les structurent jusqu'à un certain point (Cauvin Verner 2009, 2010 ; Frohlick 2008, 2013, 2015 ; Salomon 2009a, b), adopter cette seule perspective postcoloniale tend à réduire la complexité et l'intersubjectivité de ces relations intimes, ainsi que la diversité des contextes personnels et sociaux des individus qui s'engagent dans de telles relations. En effet, dans les analyses postcoloniales macro-sociales, la race et la nationalité des acteurs prévalent souvent au dépend d'autres types de mixité, par rapport à l'éducation, par exemple (Kempadoo 2001, 2004 ; Salomon 2009a ; Sanchez Taylor 2001, 2006). Une des raisons possibles de cet écueil peut être liée aux termes qu'emploient les acteurs eux-mêmes pour définir les étrangers et les partenaires amoureux ou sexuels de leurs pairs. En effet, comme l'illustre l'extrait d'entretien présenté en exergue de cet article, les femmes occidentales qui séjournent dans un pays d'Afrique subsaharienne en viennent à se qualifier elles-mêmes de « Blanches » car c'est de cette manière qu'elles se font appeler dans la majorité de leurs interactions avec les « locaux ». « La Blanche », ainsi que ses traductions en langues locales, sont des qualificatifs que l'on retrouve jusque dans les chansonnettes d'accueil (des étrangers « blancs »<sup>2</sup>) que les enfants apprennent à l'école. Dans ces étiquettes identitaires ethno-raciales, la couleur de peau réfère surtout à un certain privilège, en termes de richesse supposée et d'accès à la mobilité internationale (Ebron 1998), caractéristiques d'une classe sociale aisée. Dans le contexte des pays d'Afrique subsaharienne où la classe moyenne, selon les standards de la Banque Mondiale, est quasi-inexistante (à l'exception de l'Afrique du Sud), et où une majorité de la population n'a pas accès à ces privilèges (Darbon & Toulabor 2011), l'épithète « blanc » est souvent évoqué en opposition avec « noir » et « africain »<sup>3</sup>.

L'« hétérogamie extrême » (Cohen 2003) qui caractérise souvent les couples Nord-Sud a aussi des répercussions sur les politiques migratoires de plusieurs pays occidentaux car les relations amoureuses entre individus du Sud et individus du Nord sont souvent interprétées, *a priori*, comme un « *ticket out of poverty* » (Beck & Beck-Gernsheim 2010) ; comme un moyen plus ou moins légal, pour la personne originaire du pays du Sud, d'avoir accès à des horizons (occidentaux) « meilleurs ». Ainsi, en plus d'être l'objet

- 
2. La définition de ce qu'est un « Blanc » est plutôt élastique dans plusieurs pays d'Afrique subsaharienne. Au Ghana, par exemple, le terme englobe les Européens et Nord-Américains, y compris les Afro-Américains dont la peau est noire et les Libanais et les Chinois, lesquels sont présents dans plusieurs secteurs de l'économie. Les Ghanéens interrogés dans l'étude de E. M. BRUNER (1996) parlent de la « couleur de la culture » (américaine dans ce cas) et font aussi référence au privilège dont parle P. EBRON (1997).
  3. Dans cet article, je me base sur les catégories qu'utilisent les acteurs. Toutefois, je tente de montrer la complexité des identités à travers une description plus poussée des rencontres entre des individus ayant des histoires de vie complexes qui dépassent ces étiquettes qui semblent réductrices à première vue.

des critiques postcoloniales, les couples Nord-Sud sont souvent honnis des gouvernements. En effet, l'immigration de type regroupement familial, chez de tels couples, est souvent représentée comme une fraude et une menace pour les États occidentaux (Charsley & Benson 2012 ; Foblets & Vanheule 2006 ; Jorgensen 2012 ; Schmidt 2011 ; Wray 2006, 2011). Par exemple, en 2012, le ministère de l'Immigration canadien s'est servi de l'argument du mariage « gris »<sup>4</sup> pour justifier le durcissement des lois sur le regroupement des conjoints, une procédure déjà contraignante et restrictive. En effet, le droit de résider au Canada n'est pas octroyé automatiquement à un non-Canadien lors d'un mariage avec un citoyen ou un résident permanent canadien, indifféremment de l'origine du conjoint non canadien. Le couple doit faire une demande d'immigration sous la bannière du regroupement familial et doit monter un dossier prouvant l'authenticité de la relation conjugale. Puisque le conjoint canadien doit se porter garant financièrement de son époux pour une période de trois ans, ce processus, qui est long et coûteux, est appelé le « parrainage du conjoint »<sup>5</sup>. Depuis 2012, si le couple ne répond pas à certains critères de validité de la relation intime, soit avoir habité sous un même toit pendant au moins deux ans avant le parrainage ou avoir au moins un enfant issu de la relation, les époux doivent cohabiter pour une période de deux ans suivant l'arrivée du conjoint parrainé. Si le terme n'est pas respecté, le statut de résident permanent du conjoint immigrant peut être révoqué par les autorités<sup>6</sup>. Enfin, il est difficile, voire impossible, pour un citoyen d'un pays du Sud d'obtenir un visa de visiteur, ce qui met une pression considérable sur le couple et sur le conjoint canadien lequel, à lui seul, détient le privilège (et le fardeau) de maintenir les liens de la relation conjugale en visitant le conjoint qui n'est pas au Canada ou en choisissant de fonder le foyer conjugal dans le pays du conjoint.

Dans le cadre de cet article, je m'intéresse à l'expérience amoureuse et conjugale de femmes canadiennes qui se sont rendues en Afrique subsaharienne dans le cadre d'un séjour prolongé (entre six mois et cinq ans), principalement dans le cadre d'un programme de coopération internationale. Il s'agit de comprendre quels sont les facteurs qui contribuent à la rencontre amoureuse et au développement de la relation amoureuse à long terme ; quel rôle joue la relation conjugale avec un homme africain dans le positionnement identitaire de la femme canadienne en Afrique subsaharienne ; et comment elle affecte son expérience en pays africain. Ces questions permettent d'apporter une perspective plus nuancée aux analyses postcoloniales en s'appuyant

- 
4. Le terme « mariage gris » réfère à un mariage où l'un des partenaires poursuit des intérêts autres que la vie commune tels que l'obtention d'un visa de résidence ou encore des gains matériels en argent ou en biens ; alors que l'autre partenaire vise une relation conjugale « authentique ».
  5. <<http://www.cic.gc.ca/francais/immigrer/parrainer/epoux.asp>>.
  6. <<http://www.cic.gc.ca/francais/ministere/media/communiqués/2012/2012-10-26.asp>>.

sur les expériences vécues d'attachement des femmes canadiennes, tant dans leur pays de placement qu'avec l'homme avec lequel elles décident de fonder un foyer conjugal.

Ma réflexion est alimentée, dans un premier temps, par cinq ans d'observation participante au Ghana où j'ai suivi de près les trajectoires amoureuses et conjugales de plusieurs femmes européennes et nord-américaines. Mon *corpus* de données comprend aussi les récits biographiques, axés sur les parcours amoureux et conjugaux, de trente-trois femmes dont la plupart sont canadiennes, qui sont, ou qui ont été, en couple avec un homme issu du pays dans lequel elles travaillaient<sup>7</sup>. Treize de ces femmes se sont établies dans un pays d'Afrique subsaharienne pour une période de plus de six mois dans le cadre d'un projet de coopération internationale ou pour un stage ou une formation lié à leurs études ; y ont fondé un foyer conjugal ; et ont finalement pris la décision de retourner au Canada avec leur conjoint africain. Ce sont les témoignages de ces femmes qui constituent le cœur de cet article. Enfin, tout comme plusieurs anthropologues travaillant sur la question des couples mixtes (Breger & Hill 1998 ; Kelsky 2001 ; Therrien 2008, 2014), lors de mon séjour de travail au Ghana, j'ai moi aussi rencontré un homme avec qui j'ai fondé un foyer conjugal. Cette expérience personnelle a été une porte d'entrée sur le terrain et m'a permis de développer une empathie réflexive (Finlay 2005, 2006 ; Georgieff 2009) avec les femmes qui ont répondu à mon appel et qui m'ont livré leur expérience de couple, souvent difficile en contexte transnational.

Dans les sections qui suivent, je broserai le profil des participantes en le mettant en regard avec les stéréotypes, relayés dans les médias, mais aussi, parfois, dans la littérature scientifique concernant les couples composés de femmes « blanches » du Nord et d'hommes « noirs » du Sud issus de milieux sociaux différents, où les attributs de race, de nationalité et de classe sont souvent amalgamés. Je montrerai leur perception du pays de placement avant leur départ et à leur arrivée sur le continent africain. Tout comme le suggère succinctement Paulla Ebron (1997), je décrirai leur position de femmes « qui ne sont pas à leur place » en Afrique. J'explorerai ensuite le changement qui s'est opéré dans la perception des jeunes femmes quant aux relations intimes avec des hommes africains, du déni à la séduction, et le rôle que jouent ces hommes dans leur quête d'insertion dans une communauté locale. Enfin, je me pencherai sur les tensions qui émergent au sein de ces couples, dont la mixité se révèle à la fois culturelle et sociale.

---

7. Les conjoints des femmes interrogés proviennent d'Afrique subsaharienne, du Maghreb, du Moyen-Orient et d'Amérique latine. Cependant seulement l'expérience des femmes ayant fait de longs séjours dans un pays d'Afrique subsaharienne sera considérée ici.

## Le stéréotype de « Lovely Laura » : contrastes et similitudes

Comme mentionné plus haut, les relations intimes Nord-Sud qui se forment dans un pays du Sud ont principalement été analysées dans le cadre de contextes touristiques de courte durée. Ce scénario peut coïncider avec la réalité des rencontres dans des pays tels que Cuba et la République dominicaine, lesquels vivent principalement de l'industrie touristique, mais qu'en est-il des relations conjugales qu'entreprennent ces femmes qui vont en Afrique subsaharienne pour un séjour professionnel ou scolaire de longue durée ?

Tout en gardant en tête les inégalités de pouvoir intrinsèques à la majorité des intimités Nord-Sud — relatives au pouvoir d'achat, à l'accès à l'éducation et à la mobilité internationale, par exemple — Paulla Ebron propose une vision nuancée des relations intimes entre femmes européennes et hommes africains en questionnant la « situation » (« *positionality* ») de la femme qui s'investit dans ce type d'échange affectif et sexuel en contexte africain, une perspective qui est rarement prise en compte dans la littérature. Plus précisément, dans le cadre de son étude en Gambie, Paulla Ebron (1997) a exploré les stéréotypes qui émergeaient des relations intimes entre femmes européennes et hommes « locaux », lesquels circulaient largement dans les discours des hommes gambiens. À partir des boutades entre hommes, Paulla Ebron a fait ressortir le mythe de « Lovely Laura », cette femme générique, blanche, dans la cinquantaine, d'origine britannique, dont le statut professionnel lui permet de voyager régulièrement en Afrique à la recherche de « compagnons de vie » qu'elle ramène avec elle en Angleterre, et dont elle se lasse rapidement. Ce mythe illustre deux types d'émancipation : une émancipation du modèle patriarcal pour la femme européenne qui prend le contrôle de ses relations intimes tout en « goûtant à la vraie Afrique » (*ibid.* : 238, ma traduction), et une émancipation du cycle de la pauvreté locale pour le jeune homme gambien qui bénéficie des faveurs matérielles de la femme qu'il fréquente. Bien qu'aux yeux des Gambiens, son comportement sorte largement du cadre de ce qui est considéré comme approprié pour une femme, « Lovely Laura » est toujours « traitée comme une reine » (*ibid.* : 237, ma traduction) à chacun de ses séjours en Gambie. P. Ebron soutient que cette dernière n'est pas insensible à la culture locale, mais qu'elle occupe « la position contradictoire d'une "femme qui n'est pas à sa place" ("*woman out-of-place*") » (*ibid.*). En d'autres termes, lorsqu'elle répond aux avances des hommes gambiens, car elle est une femme émancipée, « Lovely Laura » ne se rend pas bien compte à quel point elle enfreint les normes culturelles locales et heurte les sensibilités.

Bien qu'elles ne correspondaient pas du tout au stéréotype de « Lovely Laura » dans leur profil et quant au but de leur séjour en Afrique, les participantes à mon étude étaient bien des « femmes qui n'étaient pas à leur place ». La différence principale entre elles et le stéréotype de « Lovely Laura », c'est que ces jeunes femmes ont toutes fait beaucoup d'efforts pour

cadrer avec les normes locales. Manger, parler la langue et avoir des amis locaux représentaient, en fait, une fierté pour elles. Tout comme des anthropologues sur un nouveau terrain, elles ont tenté, tout au long de leur(s) séjour(s), de s'intégrer dans une société qu'elles idéalisait souvent. Par ailleurs, si « goûter la vraie Afrique » par l'intermédiaire de relations amoureuses, sexuelles et conjugales avec des hommes « locaux »<sup>8</sup> — ce qui facilite l'accès aux cultures locales (Brown 1992) — peut concorder avec les valeurs altermondialistes de certaines femmes en coopération internationale, le développement d'une relation amoureuse n'était pas un objectif du séjour en Afrique. Plusieurs avaient même, avant leur départ sur le terrain, un discours qui dénigrait de telles pratiques. Par exemple, Patricia, âgée de 24 ans lors de sa prise de poste au Togo, racontait que sa collègue canadienne l'avait choquée en lui disant qu'elle « ne serait pas contre [le fait] de se faire un *chum*<sup>9</sup> ou de rencontrer quelqu'un ». Patricia m'a dit avoir répliqué : « Ah ! Moi ? Jamais de la vie. Je ne veux pas un Africain dans mon lit. Je ne veux pas un Africain dans ma vie [...]. Moi, j'ai peur d'être associée à ça : la fille qui n'est pas belle, mais qui se trouve un super beau monsieur. Ça m'écœure ! » Elle était très consciente des stéréotypes relatifs aux couples Nord-Sud et à la sexualisation des corps noirs. Cependant, malgré ses premières réserves, Patricia a rapidement rencontré un jeune homme qui fréquentait son cercle de coopérants volontaires au Togo, comme nous le verrons plus loin.

### Stages en coopération internationale : profils des participantes

Les femmes interrogées ont des profils assez similaires. Elles étaient généralement jeunes (entre 20 et 35 ans lors de leur premier séjour en Afrique subsaharienne), assez scolarisées (elles possédaient toutes au moins un diplôme universitaire) et avaient déjà voyagé à l'international avant de se rendre dans un pays africain. Une majorité des participantes avaient déjà de l'expérience en coopération internationale dans d'autres pays, soit en Amérique latine, soit dans les Caraïbes. Selon une coordonnatrice de programmes de coopération internationale, la coopération internationale est l'une des avenues qu'emploient les jeunes femmes ayant envie de partir à l'aventure dans cette région, tout en bénéficiant d'un cadre, plus ou moins élastique, dans lequel elles peuvent faire leurs propres expériences. Pour Québec Sans Frontière (QSFF), l'organisme gouvernemental québécois qui chapeaute la plupart des stages de coopération internationale pour jeunes Québécois, il n'y a pas de profil « type » pour participer à ce genre de programme.

- 
8. L'usage du terme « local » fait référence à une localité ancrée dans le quotidien vécu, et non à un concept qui serait posé en opposition à celui d'« occidental ». Les hommes auxquels je me réfère sont « locaux » dans le sens où ils s'identifient comme originaires d'un pays (et de normes culturelles) où la femme est étrangère.
  9. Terme québécois pour « amoureux ».



Toutefois, nous pouvons lire sur leur site web que les personnes intéressées doivent être prêtes à « vivre un dépaysement et une expérience interculturelle intense sur le plan humain », à « appuyer activement des projets conçus par des organismes partenaires du Sud, dans un esprit d'égalité et d'ouverture », et à « [s]'intégrer réellement dans la culture locale » (Gouvernement du Québec 2015). Ainsi, les personnes recrutées par les divers organismes le sont autant parce qu'elles possèdent des qualités d'ouverture et de respect de l'autre, que parce qu'elles démontrent un degré de motivation élevé à « s'intégrer réellement dans la culture locale ». Par conséquent, les jeunes femmes rencontrées présentaient souvent des idéaux multiculturels et des valeurs altermondialistes. Par exemple, Patricia se caractérisait comme une « hippie » dans sa jeunesse : « [J'étais] très proche de mes sentiments, de l'émotion, de la culture, de la beauté du monde. J'avais des rastas dans les cheveux. J'étais très, très *grano*<sup>10</sup>. » Une autre avait des parents impliqués dans diverses luttes sociales internationales. Dans leur parcours de vie, ces jeunes femmes avaient souvent été en contact avec une diversité raciale et culturelle au sein de leur propre famille (trois d'entre elles avaient des parents d'origines différentes et une autre avait un frère haïtien adopté) ; et elles recherchaient activement cette diversité dans leur vie personnelle, à travers leur réseau d'amis, leurs voyages ou encore dans leurs choix d'amoureux. La coopération internationale était une façon peu dispendieuse pour ces jeunes femmes de pouvoir répondre à leurs « désirs d'ailleurs »<sup>11</sup> (Therrien 2013) d'une manière significative sur les plans interpersonnel et professionnel.

Pour familiariser les stagiaires avec leur lieu de placement, des séances de préparation pré-départ sont habituellement offertes par les divers organismes de coopération québécois. Ces séances d'information peuvent comprendre des ateliers en communication interculturelle, un aperçu du « choc culturel », des conseils pratiques, ainsi que des discussions sur le contexte économique, politique et culturel du pays de placement. Le thème des relations amoureuses et sexuelles y est lui aussi abordé. En effet, selon une coordonnatrice de projets ayant travaillé au Mali pendant trois ans, les organismes sont conscients qu'« une grande majorité des stagiaires vont se faire des amis ». Il est donc nécessaire, selon les responsables des formations pré-départ de les avertir des risques potentiels. Les animateurs soulignent,

10. Terme utilisé par les jeunes Québécois pour signifier un attachement à des valeurs écologiques et souvent socialistes, en général liées au mouvement hippie.

11. Pour C. THERRIEN (2008 : 39) qui a travaillé sur les couples mixtes au Maroc, « L'expérience de la mixité n'est pas le début de la mouvance identitaire, mais la suite d'un parcours. » L'auteure soutient que le choix d'un partenaire amoureux ou conjugal culturellement « autre » n'est pas lié au hasard des rencontres dans un monde globalisé, mais s'inscrit dans un parcours de vie caractérisé par la mobilité, « un voyage qui commence bien avant la rencontre romantique initiale » (*ibid.* 2012 : 141, ma traduction). Ainsi, certaines personnes seraient plus enclines à fonder un foyer avec un « étranger » que d'autres (COTTRELL 1973).

d'une part, l'importance d'apporter des condoms. D'autre part, ils expliquent l'attrait que peut représenter une « Blanche »<sup>12</sup> en contexte africain : « Les étudiantes sont prévenues lors des formations pré-départ que certaines personnes souhaitent entrer en relation intimes avec elles pour les mauvaises raisons<sup>13</sup>. On en a vu qui cherchent à immigrer à tout prix, qui jouent la comédie. Alors on les prévient, on leur dit de faire attention. »

« *Women out-of-place* » ? L'arrivée des femmes en terrain africain

Pourquoi ces jeunes femmes ont-elles choisi une destination africaine pour leur stage de coopération internationale alors que les organismes québécois proposent des programmes dans une vaste sélection de pays ? Quelques-unes ont admis avoir une attirance particulière pour l'« Afrique<sup>14</sup> », soit parce que leurs parents y avaient été et leur avaient raconté leurs périples, ou encore, comme le disait Magda, parce que « c'était le plus exotique que je pouvais trouver ». Cependant, pour la plupart des interviewées, la décision finale tenait plutôt du hasard. Effectivement, les coopérantes sont en général recrutées selon leur expérience professionnelle dans un domaine spécifique tel que l'environnement, l'informatique ou encore la gestion de projet. Certaines d'entre elles préféraient même aller en Amérique latine, mais elles ont été acceptées dans un projet en pays africain à la place. L'« Afrique » était souvent perçue comme le paroxysme du dépaysement par ces stagiaires :

« Moi, mon objectif c'était d'aller en Asie parce que pour moi, l'Afrique c'était une destination qui était ultime. Tu fais ça quand tu as fait le tour du monde parce que c'est trop fort. Ce sont des voyageurs expérimentés qui doivent se rendre en Afrique, pas un petit "*Jo Blow*"<sup>15</sup>. Puis moi, j'étais beaucoup plus attirée par les cultures asiatiques à l'origine. À la limite, les cultures latino-américaines... L'Afrique ne faisait pas du tout partie de mes plans. Mais mon ami m'a parlé de ces stages-là. Je suis allée voir sur la liste du gouvernement canadien. Il y avait un poste d'éducateur en environnement, ce qui était ce que je projetais de faire

12. J'emploie les guillemets pour rendre compte du sens, plus large que la simple couleur de peau, de l'épithète.

13. Quand je lui ai demandé quelles étaient les « bonnes raisons » pour initier une relation intime, la coordonnatrice a répondu : « Les sentiments, l'attirance. » Ces « bonnes raisons » sont basées sur une perspective ethnocentrique de l'amour romantique, la même qu'utilisent les agents d'immigration pour juger de l'authenticité d'un mariage lors du processus de réunification des conjoints au Canada et en Europe (EGGEBØ 2013 ; SATZEWICH 2014). Toutefois, ces « bonnes raisons » peuvent être à l'origine de conflits entre les partenaires, lesquels ne conçoivent pas le couple et l'expression des sentiments conjugaux de la même manière.

14. Les répondantes à l'étude font souvent référence à l'« Afrique » (et aux « Africains ») comme une entité plus ou moins homogène sur les plans de la culture et de l'environnement. Cependant, il est clair que le terme désignant le continent fait référence à l'Afrique subsaharienne de façon générale et, plus particulièrement, au pays où elles sont allées.

15. Terme québécois qui signifie « Monsieur-tout-le-monde ».

dans la vie. Je voulais travailler dans les “éco-quartiers”<sup>16</sup> en éducation aux citoyens. J’ai appliqué en jetant une lettre à la mer, je ne pensais pas être appelée. »

Avant même de se rendre sur le continent africain, plusieurs participantes nourrissaient des appréhensions quant à leur destination. Si certaines étaient excitées par l’attrait de la différence, d’autres éprouvaient un certain malaise à l’idée de s’y rendre, un sentiment de ne pas être prête. Patricia a bien expliqué la vague d’émotions violentes qui l’a assaillie lors du trajet en avion :

« Je suis partie au Togo avec le cœur qui débattait, j’ai failli vomir dans l’avion tellement j’étais nerveuse parce que je me suis dit que ce n’était pas ma place, je n’étais pas prête à y aller. C’était bien trop fort tout ça. Puis, j’ai mis les pieds par terre, le monsieur de l’organisation est venu. Il m’a reconnue tout de suite, pas de pancarte. »

Autant l’appréhension était grande, autant l’arrivée a été vécue comme une révélation. La dernière phrase de la citation, « Il m’a reconnue tout de suite », annonçait déjà, dès l’atterrissage, le revirement des sentiments qui s’est opéré. Patricia a eu le sentiment de se sentir accueillie, protégée grâce à la reconnaissance immédiate de l’hôte local. Le sentiment d’aise est d’autant exacerbé qu’il contraste drastiquement avec la peur qui le précédait. Pour Chantal, qui avait déjà fait un séjour au Maroc et pour qui l’expérience avait été difficile à cause de sa peur de faire des gaffes culturelles, l’arrivée au Sénégal s’est passée comme un charme : « Ça a été le bonheur, le bonheur, le bonheur. » Ainsi, pour la majorité des femmes interrogées, l’adaptation à l’environnement en Afrique subsaharienne — manger les mets locaux, apprendre la langue, naviguer dans les rues et les marchés, sortir dans les « maquis »<sup>17</sup> avec des amis — s’est faite avec une certaine avidité. Faire partie de la vie locale, qu’elle soit togolaise, malienne ou burkinabè ; et ainsi prouver aux autres Occidentaux sceptiques — la famille, les amis restés au pays — qu’il est possible de vivre bien en Afrique, semble avoir été le marqueur de réussite recherché par ces femmes.

Dans le cas singulier de Johanne, qui connaissait le Mali à travers les récits de voyage de son père, la révélation n’est survenue qu’après une période d’environ un mois, suite à ce qu’elle décrit comme un choc culturel<sup>18</sup>. En effet, bien qu’elle s’était préparée à trouver les conditions de vie rudimentaires, Johanne a été estomaquée par le bouillonnement de la vie urbaine à Bamako, surtout par l’attention « excessive » que les gens lui

16. Centres municipaux qui s’occupent des questions relatives à l’environnement tels que la collecte des matières dangereuses, le recyclage, le reboisement, etc.

17. Terme utilisé pour désigner les petits restaurants de quartier.

18. Les étapes du choc culturel sont souvent enseignées aux futurs coopérants lors des formations pré-départ. C’est un état avec lequel les participantes à l’étude étaient familières et elles y faisaient parfois référence de façon réflexive pour décrire leur propre expérience.

portaient, à tout moment, du fait de la blancheur de sa peau : « J'avais peur. C'était la peur de ma vie. Je n'avais pas imaginé avoir un tel choc. C'était une vague, un raz-de-marée. C'était physique, une espèce de répulsion. Je ne comprenais pas les gens. Tu sens les regards dès que tu sors. » Johanne s'est alors isolée à l'intérieur de la villa où elle logeait avec d'autres coopérantes canadiennes. Elle sortait peu et a même refusé de se rendre à son lieu de placement, situé en province. C'est sa rencontre avec un homme local qui a facilité la transition entre l'état de choc et d'isolation du début de son séjour et son ouverture subséquente vers la culture locale. Pour les autres femmes interrogées qui n'ont pas vécu de choc culturel à leur arrivée, la rencontre amoureuse a décuplé leur désir de fusion avec l'environnement et la culture locale, ainsi que leurs efforts pour y parvenir.

### La « belle parole de l'Africain » : lune de miel africaine

« Elles veulent toutes être avec des Africains ! » Ce constat, venant d'Auguste, un jeune homme burkinabé de 28 ans qui est venu à Montréal en tant que conjoint d'une femme québécoise, illustre bien la perception qu'ont certains Africains de ces jeunes femmes qui œuvrent dans la coopération internationale. Si, selon une conseillère en programmes canadiens, les comportements amoureux des stagiaires canadiennes désolent certaines organisations locales, lesquelles craignent pour leur réputation, les jeunes hommes africains, surtout ceux issus de milieux défavorisés, voient ce constat d'un tout autre œil : il laisse entrevoir les opportunités qu'offre la fréquentation de ces jeunes femmes. Les villas dans lesquelles les stagiaires, principalement des jeunes femmes, sont logées à leur arrivée dans une capitale africaine étaient parfois qualifiées de « catalogues » par les jeunes hommes locaux. Pour Auguste, qui a vu huit de ses amis burkinabé arriver au Canada après lui grâce aux femmes coopérantes qui ont parrainé leur immigration, séduire ces femmes peut devenir un tremplin vers de nouveaux horizons. Toutefois, étant données les réticences que plusieurs femmes interrogées arboraient envers les relations amoureuses avec des hommes africains, quelles conditions ont pu favoriser la rencontre amoureuse ? Qui étaient ces hommes avec lesquels les coopérantes canadiennes ont fondé un foyer conjugal ? Et qu'est-ce que cette relation apportait aux femmes ?

La même conseillère en programmes fait référence à ce qu'elle appelle « la belle parole de l'Africain ». En effet, selon elle, les hommes africains « savent parler aux femmes », les « traiter en reines », comme l'a aussi souligné Paulla Ebron (1997) ; et ce, bien mieux que les Québécois qui « ne sont pas romantiques ». Patricia donne un exemple de cette belle parole et en suggère les effets sur les femmes québécoises : « Je suis partie du Togo avec beaucoup de confiance en moi. Je me sentais belle, je me faisais dire que j'étais belle à tous les coins de rue. C'était nouveau dans ma vie, je ne m'étais jamais fait dire que j'étais belle. »

Ainsi, les jeunes hommes qui courtisent ces coopérantes connaissent leur pouvoir de séduction sur ces femmes. Certains en faisaient d'ailleurs leur gagne-pain. Leur connaissance du milieu artistique local était aussi un avantage dont ils se servaient pour gagner l'intérêt des jeunes femmes. Par exemple, Auguste donnait des cours de danse africaine. C'est dans l'un de ses cours qu'il a rencontré la femme québécoise avec qui il s'est marié quelques mois plus tard. En effet, pour les jeunes coopérantes en quête d'expériences locales authentiques (Cohen 1988 ; Frohlick 2013 ; Harrison 2003 ; MacCannell 1976 ; Theodossopoulos 2013) (comme en témoigne le désir de plusieurs de s'éloigner des cercles d'expatriés), les arts et l'artisanat locaux sont souvent considérés comme des symboles de l'Afrique traditionnelle. Ainsi, les jeunes hommes comme Auguste leur offraient sur un plateau cette authenticité africaine dont elles étaient friandes. En plus de connaître les endroits et les événements à caractère culturel qui correspondaient à l'imaginaire des stagiaires canadiennes (marchés d'artisanat, concerts de djembés et spectacles de danse africaine), ces hommes sont sympathiques, aiment faire la fête et, le plus important, ils sont disponibles en tout temps pour leurs amies « blanches » quand ces dernières ont besoin de conseils, d'aide, de réconfort et de reconnaissance, puisqu'ils n'ont pas de travail fixe. Cette disponibilité leur permet de servir à la fois de guides touristiques et de porte d'entrée dans la vie quotidienne des classes populaires.

Dans son étude ethnographique des tours guidés dans le désert marocain, Corinne Cauvin Verner (2009) remarquait que « le guide est attirant parce qu'il est exotique mais aussi parce qu'il sait utiliser les codes de séduction occidentaux ». Les propos d'Auguste suggèrent que les coopérantes basées en Afrique subsaharienne sont attirées par le même type de jeunes hommes. Grâce à leur connaissance des sensibilités européennes et nord-américaines, ceux qui gravitent dans le milieu des ONG internationales réussissent assez rapidement à gagner la confiance des jeunes stagiaires. Par exemple, Patricia disait que la question de la confiance ne s'était même pas posée avec son conjoint puisqu'il était connu et apprécié dans le réseau des coopérants au Togo. Ainsi, de petits groupes de jeunes hommes disponibles forment des réseaux d'amis qui circulent au cœur même du milieu des coopérants volontaires et jouent le rôle essentiel de les initier à la « vraie » vie africaine. Selon Christine Salomon (2009 : 166), qui a étudié les relations intimes entre femmes européennes et hommes sénégalais, « l'Afrique véritable » est, au final, « incarnée par les dragueurs eux-mêmes ».

Tout comme les « *bumsters* » de Gambie (Nyanzi *et al.* 2006) et les guides touristiques du désert marocain (Cauvin Verner 2009), lesquels deviennent experts en relations intimes avec des femmes occidentales, certains hommes africains ont développé des stratégies pour gagner la confiance des « Blanches ». Par exemple, Auguste disait que lui et ses amis faisaient tout leur possible pour payer la première soirée en compagnie d'une coopérante. Cette tactique servait à montrer à la jeune femme qu'ils

ne s'intéressaient pas à elles uniquement pour l'argent et qu'ils étaient indépendants financièrement. Ces méthodes sont efficaces car, comme l'a souligné Patricia, « tout le petit gang est maintenant éparpillé partout dans le monde ». Ainsi, ce n'est pas que leur habileté à jongler avec les codes de séduction occidentaux qui leur donne un avantage sur les « hommes diplômés », comme le disait Auguste, mais aussi leur connaissance du milieu de la coopération internationale et des valeurs qui y sont véhiculées. Par exemple, alors que Patricia était rentrée à Montréal après son séjour au Togo, lors d'une conversation téléphonique, son ancien amoureux a touché ses valeurs altruistes en lui décrivant les conditions difficiles à cause desquelles il avait dû fuir le pays en tant que réfugié politique. Peu après cette discussion, elle a pris la décision d'aller le visiter et ils sont restés ensemble cinq ans : « Ma corde Jeanne d'Arc, salvatrice, trop sensible, il m'a accrochée avec ça. » Cynthia, une ancienne coopérante au Ghana disait, alors qu'elle terminait son contrat de deux ans et qu'elle s'apprêtait à retourner au Canada avec son conjoint ghanéen, que le mariage avec un homme local et le parrainage de son immigration au Canada étaient, en quelque sorte, le paroxysme de la coopération internationale. Stéphanie a elle aussi poursuivi le parrainage de son mari ivoirien même si leur relation s'était terminée, « pour l'aider à avoir une vie meilleure ».

Pendant, ces jeunes hommes experts en femmes « blanches » ne constituent pas la majorité de ceux qui sont devenus les conjoints de mes répondantes. Si quelques-unes des participantes à l'étude ont avoué s'être fait berné par un homme qui était en couple avec elles à des fins utilitaires, la majorité croit en la réciprocité du sentiment amoureux de leur conjoint.

### Classe et authenticité amoureuse

Seulement trois des femmes interrogées ont rencontré des hommes issus de milieux sociaux relativement aisés. La majorité a développé des relations intimes avec des hommes plus jeunes qu'elles de quelques années (jusqu'à cinq ans), peu scolarisés, généralement sans revenu fixe ou avec un emploi précaire : un agencement qui semble hétérogène à première vue. Toutefois, le fossé qui les sépare des jeunes hommes qu'elles fréquentaient n'était pas si large. En effet, la plupart de mes répondantes étaient des femmes jeunes elles aussi, qui n'avaient pas encore terminé leurs études et qui n'étaient pas établies professionnellement. Comme leurs amoureux « locaux », leur statut professionnel et financier était instable et précaire, ce qui a certainement contribué à leur rapprochement affectif avec des jeunes hommes issus de milieux sociaux populaires. Ce que les jeunes femmes ne pouvaient pas savoir, c'est que ce stade de précarité, habituellement transitoire dans la société canadienne, est souvent permanent pour les jeunes hommes qu'elles fréquentaient, à cause du manque d'opportunités d'emploi, d'une part, et de la faible scolarisation à laquelle ils ont eu accès, d'autre part. Ainsi, ces

écarts étaient difficiles à distinguer pour les jeunes femmes canadiennes qui ne trouvaient pas l'équivalent de la classe moyenne en contexte d'Afrique subsaharienne (Darbon & Toulabor 2011).

Chantal croit qu'elle ne se serait jamais mise en couple avec son ancien conjoint malien si elle l'avait rencontré à Montréal. Rétrospectivement, elle soutient que sa relation amoureuse n'a pas fonctionné à cause des écarts sociaux qui la séparaient de son amoureux :

« Il avait seulement fait l'école coranique. Il n'avait pas de scolarisation. Il a eu un parcours difficile, mais il était bien entouré au niveau de la peinture. Il était sous l'aile d'une personne reconnue au Mali, mais n'avait pas d'argent. Il était toujours à la ramasse. La différence m'attirait, mais parfois, dans le quotidien de la vie amoureuse, ça me pesait. J'avais toujours l'impression qu'il ne comprenait absolument rien à ce que je vivais. »

Cependant, bien que les différences de classe soient à l'origine de tensions chez les couples, pour les jeunes femmes rencontrées, l'origine modeste du conjoint a aussi contribué à lui créer une aura d'authenticité culturelle et émotionnelle exotique et attrayante. Par exemple, pour Anne, les visites chez la famille de son conjoint — où plusieurs personnes habitent dans des cases dans une cour commune — ont été significatives dans la consolidation du sentiment de confiance envers son amoureux. Ainsi, les femmes interrogées associent souvent la façon de vivre des classes populaires à une certaine intégrité de la « tradition africaine », laquelle est posée en opposition avec la modernité relativement aliénée (MacCannell 1976) du quotidien urbain au Canada et même du quotidien urbain de la bourgeoisie africaine.

De plus, la majorité des femmes ont été charmées par le fait que leur amoureux semblait différent des autres jeunes qui gravitaient autour des réseaux de coopérants volontaires. Par exemple, Anne mentionne l'« authenticité » des sentiments amoureux de son conjoint envers elle. Pour elle, le fait qu'il ne l'ait jamais draguée est un signe qu'il n'était pas avec elle pour les papiers : « Ça m'attirait beaucoup chez lui sa neutralité et le fait qu'il n'ait jamais essayé de me draguer. Je le sentais sincère. Il ne jouait pas un jeu. » Pour Johanne, c'est la naïveté présumée de son copain, dans son rapport avec les « Blancs », qui l'a attirée. Le temps qu'a pris la relation à se concrétiser est aussi un facteur auquel font souvent référence les femmes pour démontrer l'authenticité de leur relation amoureuse, pour soutenir le fait qu'elles ne désiraient pas uniquement une expérience sexuelle, mais une relation conjugale durable. Encore une fois, pour ces femmes qui, pour reprendre les mots d'Anne, « arrivai[ent] avec de gros préjugés sur les relations amoureuses entre femmes blanches et hommes africains », le contraste émotionnel perçu entre leur amoureux et les « autres » jeunes qui les courtoisaient, ainsi que la durée du processus de formation du couple, sont deux facteurs ayant contribué à créer un sentiment de confiance qui les a menées jusqu'au mariage et au parrainage de leur conjoint.

## Couple et intégration locale

Être en couple avec un homme local simplifiait le quotidien des femmes, lesquelles bénéficiaient ainsi de l'aide de leur amoureux pour les petites tâches ordinaires telles que négocier le prix des légumes au marché, commander le repas dans un restaurant de quartier, utiliser les réseaux de transport en commun, laver la lessive à la main ; tâches qui peuvent peser lourd pour un individu n'étant pas familier avec la vie en Afrique subsaharienne. Aussi, grâce à leur statut de femme mariée à un homme local, l'accès à certains lieux, événements et personnes, que les participantes auraient difficilement connus autrement, était facilité : « J'ai eu des portes privilégiées sur l'Afrique en étant avec ce gars-là parce qu'il s'intéressait aux autres. On allait dans des petits coins où je ne serais jamais rentrée » (Patricia).

De plus, l'union avec un homme local apportait un sentiment d'appartenance aux femmes interrogées. Celui-ci se reflétait souvent à travers l'usage, par la famille du conjoint, ses amis et les gens du quartier, de titres de parenté tels que « ma sœur », « tatie » ou « ma fille ». Ce désir d'immersion dans la culture locale est clairement identifié par les participantes, lesquelles mentionnaient souvent, non sans une certaine fierté, la distance qu'elles avaient prise avec les autres « Blancs », souvent à travers la fusion identitaire avec leur amoureux :

« Je me faisais une fierté d'avoir des amis africains, de manger africain, de faire des loisirs africains. Je n'avais presque pas d'amis occidentaux. J'étais vraiment dans cette optique-là. Au début je me trouvais vraiment cool de faire ça puis, avec du recul, je trouve ça vraiment dommage. J'aurais dû balancer un petit peu plus mes relations » (Patricia).

Cependant, bien qu'avoir un amoureux ait contribué à leur enracinement dans une localité africaine, il importait aux femmes interrogées de démontrer leur propre autonomie. Par exemple, Ève, une jeune femme qui est allée visiter une copine américaine qui étudiait à l'université de Kampala et qui est finalement restée plusieurs années, insistait sur le fait qu'elle était « comme tout le monde » en Ouganda et que son copain n'avait pas besoin de s'« occuper d'elle » :

« Ce que j'ai aimé de mon expérience là-bas, c'est que j'ai toujours eu une vie très indépendante de lui. On n'avait pas d'auto. Je prenais le transport en commun. J'allais travailler. Je ne faisais pas d'argent. Je me battais pour me faire payer, comme tout le monde dans le pays. J'ai vraiment appris à me débrouiller quand j'étais là-bas, mais c'était quand même difficile quand il est parti pendant trois mois. »

## Tensions dans le couple : déni, honte et sublimation de la relation conjugale

« Il y a une petite honte aussi, moi en tout cas, je me sentais une petite honte à parler de ce qui n'allait pas dans notre relation. J'étais tellement bien intégrée au



Ghana. Mais le mariage était planifié, puis X avait mis beaucoup d'efforts. C'est quand même un bon gars. Il s'est donné à 100 % dans le mariage : aller courir partout, aller voir toute la famille élargie. C'est vraiment beaucoup d'organisation, il avait mis beaucoup de temps puis là, je me sentais comme *cheap* de tout laisser tomber » (Sophie).

Cette citation, tirée du récit de Sophie, une participante restée cinq ans au Ghana, dont deux ans et demi en couple, illustre à quel point les relations amoureuses, pour certaines jeunes femmes, ont apporté un lot de sentiments contradictoires. Sophie s'est mariée malgré les doutes qu'elle ressentait face à sa relation, est tombée enceinte et a parrainé l'immigration au Canada de son mari. Plusieurs femmes interrogées ont vécu un véritable conflit entre leurs valeurs altermondialistes, leur fierté de s'être intégrées à la vie africaine, de faire fi des conventions sociales d'homogamie dans le choix de leur conjoint (Bozon & Héran 1987, 1988) et les réalités quotidiennes de leur relation, lesquelles ne correspondaient pas nécessairement à leur conception de l'amour et du couple. Les insatisfactions amoureuses et conjugales qui habitaient plusieurs répondantes sont à la source d'un sentiment d'échec plus global signifiant aussi, pour quelques-unes, l'écroulement de tout un système de valeurs socialistes. Par exemple, durant l'entretien, Chantal pleurait parce qu'elle avait été incapable de surmonter les écarts de classe entre elle et son ex, lequel « savait à peine lire son nom » :

« Tu veux tellement que ça marche, de pouvoir dire "Non, les différences, on est capables de passer par dessus !" Oui, c'est dur la différence, mais il faut juste essayer de changer notre façon de voir les choses, il faut se parler. En fait, au niveau du quotidien, c'est un gars qui fait la cuisine, il faisait le ménage. Il repassait mes sous-vêtements et il les pliait ! Le problème n'était pas au niveau culturel [...]. Je pense que ça m'a pris du temps avant de me l'avouer, mais c'est la différence académique. Je m'en voulais tellement. Parce que moi, j'insistais pour qu'il prenne des cours. Il n'avait pas choisi son parcours. Il n'avait pas choisi d'aller à l'école coranique. Alors je ne voulais pas insister là-dessus mais, en même temps, ça me dérangeait. »

Toutefois, puisque leur conjoint assumait le rôle de « *cultural broker* », plusieurs d'entre elles en sont venues à dépendre de leur conjoint, de façon plus ou moins prononcée selon les cas, tant au niveau affectif que pratique. Par exemple, après que Patricia ait vécu un épisode de violence particulièrement traumatisant, son conjoint est devenu son pilier de soutien le plus important : « Ça m'a rendue vraiment dépendante de ce gars-là. » De son côté, Sophie soutient, rétrospectivement, que le fait d'être mariée à un homme local lui donnait une certaine contenance face au harcèlement constant des autres hommes qui cherchaient à être avec une « Blanche ». Être dans une relation conjugale officialisée, même si cette dernière ne correspondait pas à sa conception du couple, lui procurait quand même une liberté et un statut social qu'elle appréciait.

Les femmes interrogées vivaient d'autres frustrations au quotidien. En effet, ce sont souvent elles qui payaient la nourriture, le loyer, les sorties et qui donnaient même de l'argent de poche à leurs conjoints. Ce renversement des rôles domestiques a occasionné, dans la majorité des cas, des tensions entre les partenaires, surtout quand la femme a réalisé qu'elle ne voulait pas tenir le rôle de pourvoyeuse. Les questions d'argent figurent effectivement parmi les premières causes de conflit entre les partenaires. De son côté, Auguste se souvient que les demandes d'affection en public répétées de la part de sa conjointe étaient à la fois une source d'embarras pour lui — parce qu'aux yeux de ses pairs, il n'avait pas été en mesure d'inculquer les normes locales d'intimité à sa conjointe — et de frustration pour sa conjointe canadienne, laquelle remettait en question l'authenticité des émotions de son amoureux, ainsi que sa fidélité.

Pour contourner ces problèmes liés à l'intimité conjugale, et pour contrer les sentiments d'échec et de honte, plusieurs répondantes se sont plongées dans le projet d'immigration de leur conjoint (et plus tard, dans leur intégration dans la société canadienne). Ce travail acharné leur a donné le sentiment, illusoire, que tout reposait sur l'immigration au Canada, que la cause des problèmes conjugaux venait des conditions locales : la difficulté du conjoint de se trouver un emploi et de contribuer au maintien du foyer conjugal, les conditions de vie souvent précaires dans lesquelles vivait le couple et l'influence néfaste des amis du conjoint sur sa consommation d'alcool. De plus, parce que la personne qui parraine doit prouver l'authenticité de la relation conjugale aux agents d'immigration canadiens, l'organisation du dossier d'immigration a souvent contribué à réifier la relation conjugale. En effet, en tentant de démontrer la véracité de l'amour les unissant à leur conjoint africain, les femmes canadiennes rencontrées ont eu tendance à se détacher de la réalité des défis quotidiens et à revivre, à travers le processus de parrainage, leur histoire conjugale comme une histoire d'amour romantique idéalisée. En effet, les femmes de l'étude qui ont monté elles-mêmes leur dossier de parrainage n'ont sélectionné que les photos et les moments dans l'histoire du couple qui correspondaient à une conception du couple occidental-centrique (Satzewich 2014). Ce faisant, elles réécrivaient leur histoire d'amour, la sublimaient aux yeux des agents d'immigration et aux leurs. L'idéalisation de la relation était d'autant plus importante lorsque la femme canadienne est rentrée au Canada avant son conjoint, comme c'est le cas pour la moitié des femmes interrogées. La distance a facilité cette séparation entre la réalité conjugale vécue en Afrique et la relation intime idéalisée.

Cependant, dans tous les cas rencontrés, l'attachement au pays et à la culture du conjoint s'est maintenu malgré la migration et même si le couple est séparé. Cet attachement s'est traduit par des voyages occasionnels, des envois d'argent à des amis restés en Afrique, l'établissement de liens amicaux ou amoureux, en contexte canadien, avec des individus originaires du

même pays ou de la même sous-région que l'(ex) conjoint, par la fréquentation d'événements culturels à thématiques africaines et par des efforts de transmission de la culture du conjoint aux enfants (Le Gall & Meintel 2005, 2011a, b ; Meintel 2002). Par exemple, chez toutes les femmes rencontrées ayant des enfants issus de leur union avec un homme africain, les enfants portaient des prénoms à consonance africaine. Et, malgré une expérience conjugale abusive qui lui a laissé des séquelles, Patricia s'exclamait à la fin de l'entretien : « J'ai comme un appel d'y retourner [en Afrique] ! »



### Amours impossibles ?

La rencontre intime entre individus du Nord et individus du Sud, positionnée dans un contexte plus large d'inégalités structurelles entre pays prospères et économies difficiles et dans un contexte historique de hiérarchisations raciales, a été problématisée dans une perspective postcoloniale (Gibson 2010 ; Kempadoo 2001, 2004 ; Sanchez Taylor 2001, 2006). Plusieurs auteurs ont soulevé l'impossibilité, pour les acteurs, de se défaire des rapports inégalitaires de pouvoir liés à l'héritage d'un passé colonial pas si lointain (Fanon 1967 ; Sharpley Whiting 1999 ; Törnqvist 2010) et donc, de l'impossibilité de construire des relations de couple basées sur l'amour réciproque. En ce sens, Kempadoo (2004) se demande jusqu'à quel point il est « possible » d'aimer une personne d'une autre race « pour elle-même », malgré l'histoire de domination, laquelle est, selon Kempadoo, ancrée dans les corps et structure les désirs. Cependant, la question ne devrait pas concerner la possibilité d'« aimer », un concept, un sentiment et un mode d'expression qui varient largement selon les cultures (Jankowiak 2008 ; Jankowiak & Fischer 1992 ; Jankowiak & Paladino 2013 ; Padilla *et al.* 2007). Elle devrait plutôt viser l'expérience même du couple et de la famille chez les individus qui ont fondé un foyer familial « mixte » ; et les indicateurs, individuels et culturels, d'« authenticité » amoureuse et conjugale.

Dans l'étude présentée, bien que des tensions émergent entre les partenaires conjugaux, ce qui définit les relations entre les jeunes femmes interrogées et leurs conjoints — davantage que les notions binaires de réussites ou d'échec et d'utilitarisme ou d'authenticité du mariage —, c'est le rapport de réciprocité qui s'établit entre les partenaires du couple. L'amour conjugal ne se vit pas de la même façon chez les deux partenaires, mais le couple répond tout de même aux besoins des deux conjoints : chez la femme, il comble, entre autres, un besoin d'intégration à la vie quotidienne locale ; chez l'homme, il satisfait des aspirations d'ouverture sur le monde et de stabilité économique et affective. Dans les deux cas, l'individu aimé est souvent amalgamé, par la personne qui aime, avec une région et une culture.

Ulrich Beck et Elisabeth Beck-Gernsheim (2014 : 100) parlent ainsi d'un « désir duel » pour la personne et pour le pays d'origine de l'individu convoité. Comme le démontre la littérature sur la migration conjugale, une relation intime qui semble utilitaire au premier abord, ne signifie pas que des sentiments ne peuvent naître et grandir entre les partenaires (Constable 2003, 2011 ; Padilla 2007, 2008 ; Palriwala & Uberoi 2008 ; Patino 2009).

La littérature sur la migration conjugale s'est très peu intéressée, jusqu'à présent, à l'expérience des hommes du Sud en couple mixte qui immigrent dans le pays du Nord de leur conjointe. Cette étude exploratoire ne fait que survoler l'expérience conjugale transnationale de femmes occidentales en couple avec des hommes originaires d'un pays africain, mais elle soulève plusieurs questions relatives à la restructuration du couple et de la famille dans cette ère de super-diversité (Vertovec 2007) et de mobilité transnationale accrue, et aux rapports de genre au sein de ces couples transnationaux (Charsley 2005, 2007 ; Gallo 2006 ; Hoang & Yeoh 2011). Plus d'études empiriques sont nécessaires pour combler ces lacunes dans la littérature.

*Département d'anthropologie, Université de Montréal, Montréal ; Department of Anthropology and Sociology, University of Cape Coast, Cape Coast.*

## BIBLIOGRAPHIE

BECK-GERNSHEIM, E.

2011 « The Marriage Route to Migration : Of Border Artistes, Transnational Match-making and Imported Spouses », *Nordic Journal of Migration Research*, 1 (2) : 60-68, <10.2478/v10202-011-0008-y>.

BECK, U. & BECK-GERNSHEIM, E.

2010 « Passage to Hope : Marriage, Migration, and the Need for a Cosmopolitan Turn in Family Research », *Journal of Family Theory & Review*, 2 (4) : 401-414.

2014 *Distant Love*, Cambridge-Malden, Polity Press.

BOZON, M. & HÉRAN, F.

1987 « La découverte du conjoint : I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population (French Edition)*, 42 (6) : 943-985, <10.2307/1532737>.

1988 « La découverte du conjoint : II. Les scènes de rencontre dans l'espace social », *Population (French Edition)*, 43 (1) : 121-150, <10.2307/1533112>.

BREGER, R. & HILL, R.

1998 *Cross-Cultural Marriage*, Oxford-New York, Berg.

BRENNAN, D.

- 2004 *What's Love Got to Do with It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham-London, Duke University Press.
- 2007 « Love Work in a Tourist Town : Dominican Sex Workers and Resort Workers Perform at Love », in M. PADILLA, J. S. HIRSH & M. MUNOZ-LABOY (eds.), *Love and Globalization : Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Vanderbilt University Press : 203-225.

BROWN, N.

- 1992 « Beachboys as Culture Brokers in Bakau Town, the Gambia », *Community Development Journal*, 27 (4) : 361-370.

BRUNER, E. M.

- 1996 « Tourism in Ghana », *American Anthropologist*, 98 (2) : 290-304.

CANTET, L.

- 2005 *Vers le Sud*, film, 108 min., Films Séville (Québec).

CAUVIN VERNER, C.

- 2009 « Du tourisme culturel au tourisme sexuel », *Cahiers d'Études africaines*, XLIX (1-2), 193-194 : 123-146.
- 2010 « Le tourisme sexuel vu du Sahara marocain : une économie de razzia ? », *L'année du Maghreb*, VI : 47-77.

CHARSLEY, K.

- 2005 « Unhappy Husbands : Masculinity and Migration in Transnational Pakistani Marriages », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 11 (1) : 85-105.
- 2007 « Risk, Trust, Gender and Transnational Cousin Marriage among British Pakistanis », *Ethnic and Racial Studies*, 30 (6) : 1117-1131.
- 2012 « Marriage, Migration and Transnational Spaces : A view from the UK », in K. CHARSELEY (ed.), *Transnational Marriage : New Perspectives from Europe and Beyond*, New York-London, Routledge : 189-207.

CHARSLEY, K. & BENSON, M.

- 2012 « Marriages of Convenience and Inconvenient Marriages : Regulating Spousal Migration to Britain », *Journal of Immigration, Asylum and Nationality Law*, 26 (1) : 10-26.

COHEN, E.

- 1988 « Authenticity and Commoditization in Tourism », *Annals of Tourism Research*, 15 (3) : 371-386.
- 2003 « Transnational Marriage in Thailand : The Dynamics of Extreme Heterogamy », in T. BAUER & B. MCKERCHER (eds.), *Sex and Tourism : Journeys of Romance, Love, and Lust*, New York-London-Oxford, The Haworth Hospitality Press : 57-82.

CONSTABLE, N.

- 2003 *Romance on a Global Stage : Pen Pals, Virtual Ethnography, and « Mail Order » Marriages*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.
- 2011 *Cross-Border Marriages : Gender and Mobility in Transnational Asia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

COTTRELL, A. B.

1973 « Cross-National Marriage as an Extension of an International Life Style : A Study of Indian-Western Couples », *Journal of Marriage and Family*, 35 (4) : 739-741, <10.2307/350887>.

DAHLES, H. & BRAS, K.

1999 « Entrepreneurs in Romance Tourism in Indonesia », *Annals of Tourism Research*, 26 (2) : 267-293.

DARBON, D. & TOULABOR, C.

2011 « Quelle(s) classe(s) moyenne(s) en Afrique ? Une revue de littérature », Document de travail, Département de la recherche, Agence Française de développement, <<http://www.afd.fr/jahia/webdav/site/afd/shared/PUBLICATIONS/RECHERCHE/Scientifiques/Documents-de-travail/118-document-travail.pdf>>.

DUCHAINE, G.

2013 « Une Québécoise réussit à faire annuler son mariage avec un Cubain », *La Presse*, 30 décembre.

EBRON, P.

1997 « Traffic in Men », in M. GROSZ-NGATE & O. KOKOLE (eds.), *Gendered Encounters : Challenging Cultural Boundaries and Social Hierarchies in Africa*, London-New York, Routledge : 223-244.

EGGEBØ, H.

2013 « A Real Marriage ? Applying for Marriage Migration to Norway », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 39 (5) : 773-789.

FANON, F.

2008 [1952] *Black Skin, White Masks*, New York, Grove Press.

FINLAY, L.

2005 « "Reflexive Embodied Empathy" : A Phenomenology of Participant-Researcher Intersubjectivity », *The Humanistic Psychologist*, 33 (4) : 271-292.

2006 « Dancing between Embodied Empathy and Phenomenological Reflection », *The Indo-Pacific Journal of Phenomenology*, 6 : 1-11.

FOBLETS, M.-C. & VANHEULE, D.

2006 « Marriages of Convenience in Belgium : The Punitive Approach Gains Ground in Migration Law », *European Journal of Migration and Law*, 8 (3-4) : 263-280.

FROHLICK, S.

2008 « "I'm More Sexy Here" : Erotic Subjectivities of Female Tourists in the "Sexual Paradise" of the Costa Rican Caribbean », in T. PRIYA UTENG & T. CRESSWELL (eds.), *Gendered Mobilities*, Aldershot-Burlington, Ashgate : 129-142.

2013 *Sexuality, Women, and Tourism : Cross-Border Desires Through Contemporary Travel*, London-New York, Routledge.

2015 « "Souvenir Babies" and Abandoned Homes : Tracking the Reproductive Forces of Tourism », *Anthropologica*, 57 (1) : 63-76.

GALLO, E.

2006 « Italy is Not a Good Place for Men : Narratives of Places, Marriage and Masculinity Among Malayali Migrants », *Global Networks*, 6 (4) : 357-372.

GEORGIEFF, N.

2009 « L'empathie aujourd'hui : au croisement des neurosciences, de la psychopathologie et de la psychanalyse », *La psychiatrie de l'enfant*, 51 (2) : 357-393.

GIBSON, C.

2010 « Geographies of Tourism : (Un)ethical Encounters », *Progress in Human Geography*, 34 (4) : 521-527, <10.1177/0309132509348688>.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

2015 *Profil des personnes recherchées*, Retrieved, 26 octobre.

HARRISON, J.

2003 *Being a Tourist : Finding Meaning in Pleasure Travel*, Vancouver-Toronto, UBC Press.

HEROLD, E., GARCIA, R. & DEMOYA, T.

2001 « Female Tourists and Beach Boys : Romance or Sex Tourism ? », *Annals of Tourism Research*, 28 (4) : 978-997.

HOANG, L. A. & YEOH, B. S. A.

2011 « Breadwinning Wives and "Left-Behind" Husbands : Men and Masculinities in the Vietnamese Transnational Family », *Gender & Society*, 25 (6) : 717-739, <10.1177/0891243211430636>.

JACOBS, J.

2009 « Have Sex Will Travel : Romantic "Sex Tourism" and Women Negotiating Modernity in the Sinai », *Gender, Place & Culture*, 16 (1) : 43-61, <10.1080/09663690802574787>.

JANKOWIAK, W. R. (ED.)

2008 *Intimacies : Love and Sex Across Cultures*, New York, Columbia University Press.

JANKOWIAK, W. R. & FISCHER, E. F.

1992 « A Cross-Cultural Perspective on Romantic Love », *Ethnology*, 31 (2) : 149-155, <10.2307/3773618>.

JANKOWIAK, W. R. & PALADINO, T.

2013 « Desiring Sex, Longing for Love : A Tripartite Conundrum », in W. R. JANKOWIAK (ed.), *Intimacies : Love and Sex Across Cultures*, New York, Columbia University Press.

JEFFREYS, S.

2003 « Sex Tourism : Do Women Do it Too ? », *Leisure Studies*, 22 (3) : 223-238, <10.1080/026143603200075452>.

JORGENSEN, M. B.

- 2012 « Danish Regulations on Marriage Migration : Policy Understandings of Transnational Marriages », in K. CHARLESLEY (ed.), *Transnational Marriage : New Perspectives from Europe and Beyond*, New York-London, Routledge : 60-78.

KELSKY, K.

- 2001 « Who Sleeps With Whom, or How (Not) to Want the West in Japan », *Qualitative Inquiry*, 7 (4) : 418-435.

KEMPADOO, K.

- 2001 « Freelancers, Temporary Wives, and Beach-Boys : Researching Sex Work in the Caribbean », *Feminist Review*, 67 : 39-62, <10.2307/1395530>.
- 2004 *Sexing the Caribbean : Gender, Race and Sexual Labor*, New York-London, Routledge.

KIBICHO, W.

- 2012 *Sex Tourism in Africa : Kenya's Booming Industry*, Farnham-Burlington, Ashgate Publishing, Ltd.

LE GALL, J. & MEINTEL, D.

- 2005 « Pratiques de nomination dans les unions mixtes à Montréal : Afficher les multiples appartenances de l'enfant. Le nom dans les sociétés occidentales contemporaines », *Les Anthropologiques*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail : 191-212.
- 2011a « De près et de loin : les réseaux de parenté des couples mixtes québécois », *Diversité urbaine*, 11 (2) : 69-89.
- 2011b « Liens transnationaux et transmission intergénérationnelle : le cas des familles mixtes au Québec », *Autrepart*, 1 : 127-143.

MACCANNELL, D.

- 1976 *The Tourist : A new Theory of the Leisure Class*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.

MEINTEL, D.

- 2002 « Transmitting Pluralism : Mixed Unions in Montreal », *Canadian Ethnic Studies*, 34 (3) : 99-120.

NYANZI, S., ROSENBERG JALLOW, O., BAH, O., & NYANZI, S.

- 2005 « Bumsters, Big Black Organs and Old White Gold : Embodied Racial Myths in Sexual Relationships of Gambian Beach Boys », *Culture, Health & Sexuality*, 7 (6) : 557-569.

O'CONNELL DAVIDSON, J. & SANCHEZ TAYLOR, J.

- 1999 « Fantasy Islands : Exploring the Demand for Sex Tourism », in K. KEMPADOO (ed.), *Sun, Sex, and Gold : Tourism and Sex Work in the Caribbean*, Lanham-New York-Oxford, Rowman and Littlefield Publishers : 37-54.



PADILLA, M.

- 2007 « “Western Union Daddies” and Their Quest for Authenticity : An Ethnographic Study of the Dominican Gay Sex Tourism Industry », *Journal of Homosexuality*, 53 (1-2) : 241-275.
- 2008 *Caribbean Pleasure Industry : Tourism, Sexuality, and AIDS in the Dominican Republic*, Chicago-London, University of Chicago Press.

PADILLA, M., HIRSCH, J. S., MUNOZ-LABOY, M., SEMBER, R. E. & PARKER, R. G.

- 2007 *Love and Globalization*, Nashville, Vanderbilt University Press.

PALRIWALA, R. & ÜBEROI, P.

- 2008 *Marriage, Migration and Gender*, Thousand Oaks, SAGE Publications Ltd.

PATICO, J.

- 2009 « For Love, Money, or Normalcy : Meanings of Strategy and Sentiment in the Russian-American Matchmaking Industry », *Ethnos*, 74 (3) : 307-330, <10.1080/00141840903053097>.

PHILLIPS, J.

- 2002 « The Beach Boy of Barbados : The Post-Colonial Entrepreneur », in S. THORBEEK & B. PATTANAİK (eds.), *Transnational Prostitution : Changing Patterns in a Global Context*, London, Zed Books : 42-56.
- 2008 « Female Sex Tourism in Barbados : A Postcolonial Perspective », *Brown Journal of World Affairs*, 14 : 201-212.

PRUITT, D. & LAFONT, S.

- 1995 « For Love and Money : Romance Tourism in Jamaica », *Annals of Tourism Research*, 22 (2) : 422-440.

SALOMON, C.

- 2009a « Antiquaires et *businessmen* de la Petite Côte du Sénégal », *Cahiers d'Études africaines*, XLIX (1-2), 193-194 : 147-174.
- 2009b « Vers le Nord », *Autrepart*, 49 : 223-240.

SANCHEZ TAYLOR, J.

- 2001 « Dollars Are a Girl's Best Friend ? Female Tourists' Sexual Behaviour in the Caribbean » *Sociology*, 35 (3), 749-764, <10.1177/s0038038501000384>.
- 2006 « Female Sex Tourism : A Contradiction in Terms ? », *Feminist Review*, 83 (1) : 42-59.

SATZEWICH, V.

- 2014 « Canadian Visa Officers and the Social Construction of “Real” Spousal Relationships », *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, 51 (1) : 1-21.

SCHMIDT, G.

- 2011 « Law and Identity : Transnational Arranged Marriages and the Boundaries of Danishness », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 37 (2) : 257-275.

SHARPLEY WHITING, T. D.

1999 *Black Venus : Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French*, Durham, Duke University Press.

SIEDL, U.

2012 *Paradise : Liebe*, film, 120 minutes, Ulrich Seidl Film Produktion GmbH.

THEODOSSOPOULOS, D.

2013 « Emberá Indigenous Tourism and The Trap of Authenticity : Beyond Inauthenticity and Invention », *Anthropological Quarterly*, 86 (2) : 397-425.

THERRIEN, C.

2008 « Frontières du “proche” et du “lointain” : Pour une anthropologie de l’expérience partagée et du mouvement », *Anthropologie et Sociétés*, 32 : 35-41.

2012 « Trajectories of Mixed Couples in Morocco : A Meaningful Discursive Space for Mixedness », *Papers : revista de sociologia*, 97 (1) : 129-150.

2013 « Lien conjugal et représentations du chez-soi : la multiplicité et la mobilité comme éléments de construction identitaire », *Diversité urbaine*, 13 (2) : 87-106.

2014 *En voyage chez soi : Trajectoires de couples mixtes au Maroc*, Québec, Presses de l’Université Laval.

TÖRNQVIST, M.

2011 « Love Impossible », in A. G. JÓNASDÓTTIR, V. BRYSON & K. B. JONES (eds.), *Sexuality, Gender and Power : Intersectional and Transnational Perspectives*, New York, Routledge : 92-105.

VERTOVEC, S.

2007 « Super-Diversity and Its Implications », *Ethnic and Racial Studies*, 30 (6) : 1024-1054.

WRAY, H.

2006 « An Ideal Husband ? Marriages of Convenience, Moral Gate-keeping and Immigration to the UK », *European Journal of Migration and Law*, 8 (3-4) : 303-320.

2011 *Regulating Marriage Migration Into the UK : A Stranger in the Home*, Farnham-Burlington, Ashgate Publishing, Ltd.

## RÉSUMÉ

Les couples transnationaux composés d’un individu originaire d’un pays du Nord et d’un individu originaire d’un pays du Sud font l’objet de critiques sociales, tant dans les médias populaires que dans la littérature scientifique sur le tourisme sexuel. Les partenaires sont souvent figés dans les stéréotypes du bourreau (du cœur) et de la victime. Or, si ces couples présentent effectivement des rapports de force inégaux — par rapport à la classe, la race et la nationalité —, mettre l’accent sur le contexte (affectif) de la rencontre amoureuse permet de complexifier la représentation de ces

couples. En se basant sur les récits de parcours amoureux de treize jeunes femmes canadiennes qui ont rencontré, puis épousé, un homme « local » lors d'un séjour de longue durée en Afrique subsaharienne, cet article explore l'expérience vécue d'attachement et d'intégration de ces femmes « à leur place » en Afrique.

ABSTRACT

*White Women in Sub-Saharan Africa: From International Cooperation to Mixed Marriages.* — Transnational mixed couples whereby one of the partners is from a developed country and the other one from a developing country have been the targets of social criticisms in the media as well as in the scientific literature on sex tourism. The stereotypes of the love-struck victim and the calculating seducer are often used to describe partners involved in such intimate relationships. Power inequalities—based on race, nationality and class—do exist and structure such relationships to a certain extent. However, by focusing on the (emotional) context of the initial intimate encounter allows us to bring out the complexity of North-South relationships. In this article, I focus on the narratives of thirteen young Canadian women who have met and married a “local” man during their stay in an African country. I explore their embodied experience of attachment and integration into African communities.

Mots-clés/Keywords : Afrique-Canada, amour, couples mixtes, rencontre/Africa-Canada, love, mixed couples, encounter.